

# **L'entreprise phénoménologique : des vrais et faux problèmes...<sup>1</sup>**

**Catherine Meyor, Ph.D.**

Université du Québec à Montréal

## **Résumé**

Mon propos s'attachera à l'approche phénoménologique en tant que méthode qualitative de recherche, suivant l'objectif de proposer des éléments de réponse à certaines questions du colloque. Je procéderai ainsi à une estimation des problèmes que pose l'usage de cette méthode, à savoir ceux qui requièrent nos efforts dans la pratique de la phénoménologie et ceux qui me semblent être de « faux » problèmes. Je développerai les quatre points suivants : 1) un exposé de l'approche phénoménologique en termes de significations, résultats, valeur, méthode; 2) un examen du sens de la compréhension dans cette approche; 3) un examen de la question de la théorisation/interprétation comme prolongement de l'analyse phénoménologique; 4) le constat du seul vrai problème que je vois dans la méthode phénoménologique.

## **Mots clés**

INVESTIGATION PHÉNOMÉNOLOGIQUE, MÉTHODE PHÉNOMÉNOLOGIQUE,  
COMPRÉHENSION PHÉNOMÉNOLOGIQUE

## **Introduction**

Je tiens tout d'abord à remercier les organisateurs du colloque de l'ARQ de m'avoir invitée à présenter une conférence sur le thème de *la compréhension dans les méthodes qualitatives* et à débattre d'une question aussi intéressante et vaste que celle-ci. C'est avec grand plaisir que j'ai accepté et que je soumetts cet article, un plaisir d'autant plus vif que j'explore ce thème dans la perspective phénoménologique qui m'est chère. J'aborderai ainsi l'approche phénoménologique sous sa dimension de méthode qualitative de recherche, en faisant valoir ses caractéristiques et particularités et en proposant des éléments de réponse à certaines questions thématiques du colloque.

Dans la mesure où mon exposé s'intitule « *L'entreprise phénoménologique : des vrais et faux problèmes...* », vous savez déjà que je procéderai à une sorte de tri, à une estimation dans l'ordre des problèmes, à savoir ceux qui me paraissent requérir nos efforts dans la pratique de la phénoménologie – soit les « vrais » problèmes –, et ceux qui me semblent être

de « faux » problèmes parce qu'ils ne sont que des problèmes en apparence qui ne résistent pas à l'examen du sens de cette approche. Cela dit, en précisant d'emblée que je m'inscris dans les traditions henryenne et bachelardienne de la phénoménologie, je diviserai mon exposé en 4 sections :

1. Je procéderai tout d'abord à un exposé de l'approche phénoménologique en termes de significations, résultats, valeur, méthode;
2. J'aborderai ensuite le sens du comprendre en phénoménologie;
3. Je continuerai avec la question de la théorisation/interprétation comme prolongement de l'analyse phénoménologique;
4. Je conclurai en faisant état du seul vrai problème que je vois dans la méthode phénoménologique.

### **L'approche phénoménologique**

Commençons donc par le sens de l'approche phénoménologique, en soulignant que, plutôt que d'*une* approche phénoménologique, il convient d'en parler au pluriel. Néanmoins, entre l'approche idéaliste qui vise à rendre compte des essences des phénomènes et l'herméneutique qui s'attache à une lecture des signes, symboles et textes médiatisant notre rapport au monde, il existe une communauté de pratique qui nous intéresse de façon particulière ici. Dans l'une et l'autre en effet, l'objet de la pratique phénoménologique est le phénomène. Qu'est-ce à dire?

#### ***Du phénomène***

On trouve dans bien des textes le terme *phénomène* défini comme « ce qui apparaît », « ce qui se montre de lui-même à la conscience ». Lyotard (1992, p. 4) y ajoute « le *cela* qui est donné » et précise qu'« il s'agit d'explorer ce donné, "la chose même" que l'on perçoit, à laquelle on pense, de laquelle on parle, en évitant de forger des hypothèses ».

Je comprends de cela que lorsque, par exemple, il est question pour moi de décrire ce que je vois en ce moment même, je m'astreins à décrire ce que je peux saisir : la salle où je me trouve, sa luminosité, sa dimension, vous-mêmes en train d'écouter, etc. Ajoutons que cette observation devrait être exempte de préjugés, d'*a priori*, de connaissances antécédentes venant biaiser ou contaminer l'expérience de cette saisie visuelle, et ainsi s'attacher au phénomène *tel* qu'il se donne.

Toutefois, ces éléments ne sont attestés, voire attestables, que par ma présence, donc ma subjectivité. Ils sont pour moi : on dira qu'ils sont « pour une conscience », auquel cas on pourra parler d'intentionnalité selon la célèbre expression husserlienne : « toute conscience est toujours conscience de quelque chose ».

En termes phénoménologiques, le concept de phénomène désigne ainsi, dans le même temps, et l'objet saisi par la conscience et la conscience qui se saisit de l'objet. Il est ici question de visée de la conscience que l'on peut qualifier de structure à deux éléments, irrémédiablement noués : l'objet renvoyant à la conscience, à ses modes de saisie de cet objet, aux modalités spécifiques par lesquelles nous en faisons l'expérience, et la conscience se dévoilant par l'objet et désignant donc les vécus par lesquels elle se saisit de cet objet.

En phénoménologie, c'est la description des modes de conscience qui importe, l'objet étant un véritable pré-texte, soit un texte nous permettant l'accès aux vécus de la conscience; il faut voir ici le sens de la fameuse réduction phénoménologique, où l'on se doit de passer de l'attitude naturelle [reconnaissance de l'objectivité du monde] au niveau intentionnel dans un premier temps, puis transcendantal dans un second temps si l'on veut saisir la subjectivité sur un plan ontologique.

La pratique phénoménologique désigne ainsi la saisie des modalités des vécus de conscience, la description de ces vécus subjectifs, incluant le temps et l'espace. En cela, nous y trouvons son objet propre<sup>2</sup>. On pourrait ici ajouter que le terrain de ces descriptions est immense car il recouvre potentiellement tout ce qui entre dans l'expérience humaine, sciences comprises. Je me limiterai néanmoins à un cadre bien plus modeste, celui de la méthode qualitative qui nous intéresse ici. À partir de cette première idée du destin de la pratique phénoménologique, je pose maintenant une question trop rarement formulée : quel est le sens de cette pratique dans et pour nos sciences humaines et sociales?

### ***La pratique phénoménologique : une méthode***

Pour répondre à cette question, je commence par distinguer le sens de la pratique phénoménologique de l'« usage » que l'on peut en faire. Relativement au sens, je reconnais d'abord que « notre » pratique phénoménologique ne saurait être ni étrangère à la philosophie qui fut le cadre de son énonciation, cela même dans les ramifications nouvelles qui en sont nées, ni en rupture de ses enjeux. Et l'enjeu reste ici la subjectivité. Qu'il s'agisse de phénoménologie idéaliste ou herméneutique, il consiste en la description des vécus subjectifs : or, la subjectivité ne se réduit pas à l'intentionnalité, comme l'a bien montré Henry et, à sa façon, Bachelard. Que signifie, par exemple, avoir conscience de quelque chose? Cela signifie-t-il sentir, percevoir, se représenter, signifier, etc.? En somme, qu'est-ce que la conscience? Est-ce un écran sur lequel viennent s'inscrire des informations? Est-ce mon corps de l'épaisseur duquel émergent des données qui me permettent d'orienter ma vie, de faire des choix? Et tout ce

que nous vivons se réduit-il à une conscience représentationnelle? En somme, comment se présentent nos différents vécus de conscience? Quelle est leur nature? Quelle valeur leur donnons-nous? La pratique de la phénoménologie suscite toutes ces questions.

Je les ai formulées pour bien mettre en évidence que notre emprunt des fondements phénoménologiques à la philosophie, s'il nous rend redevables à cette discipline et même nous lie à elle, ne saurait nous épargner la reprise de la question de la subjectivité, à tout le moins l'authenticité ou la fidélité dans la description des vécus subjectifs, qui peut aller jusqu'à l'émancipation des injonctions de la phénoménologie ou le doute posé sur elles. Car la subjectivité, en phénoménologie, est avant tout de l'ordre du vécu; elle ne saurait se réduire à un mot, à un concept cristallisé dans son sens, même si celui-ci possède la force du fondement. C'est donc ce vécu subjectif qu'il nous faut décrire sans aplanir la mouvance de son vécu, ses abîmes, son absence de fond, ses prérogatives, etc. C'est cette subjectivité qu'il nous faut reprendre, par la description, encore et encore, en recommençant chaque fois...

Nous touchons ici le sens profond de la démarche phénoménologique : celui de méthode, et non pas de méthodologie, cette dernière qualification étant tout à fait impropre à ce type de pratique. En tant que méthode, la pratique phénoménologique doit se comprendre, et je reprends la formulation de Roberta De Monticelli elle-même (2000, p. 50), « comme un chemin [que l'on parcourt], et non [comme] un ensemble de procédures orientées vers des fins données indépendamment du fait de prendre ce chemin ». Comprenons de cela que le chemin que l'on parcourt possède une valeur aussi grande que « l'objet » que l'on examine; nous retrouvons ici le sens du terme *phénomène*. Comprenons aussi que la démarche nécessite du chercheur un investissement de sa personne, en termes subjectifs. Il n'est pas ici le spectateur neutre, objectif et désintéressé de ce qu'il étudie, mais il en est le témoin : parce que humain et partageant avec les autres humains une communauté d'expérience, il est potentiellement chargé de ce vécu et accepte de l'endosser pour le faire parler. Il ne saurait donc être question de « méthodologie », c'est-à-dire d'un ensemble de procédures instrumentales, en quelque sorte préformatées, qu'il suffirait de mettre en application.

Voyons plutôt le phénoménologue comme un chercheur qui inscrit sa subjectivité dans le phénomène étudié, qui reprend et ouvre, par son expérience humaine, les horizons de visées intentionnelles qu'il examine. Il n'est ici aucune exemption pour le chercheur que le partage de l'expérience humaine rend redevable de ce qu'il voit, de ce qu'il fait... Nous sommes aux antipodes d'une méthodologie qui laisse filtrer un aspect du phénomène suivant un

objectif clairement ciblé au départ, qui le réduit par sa procédure au statut d'objet. Il convient donc de ne pas trop s'étonner de l'étrangeté et de la difficulté de la pratique phénoménologique, bien qu'elle soit aisée en apparence.

Cela dit, dans les sciences humaines et sociales, la méthode présente les mêmes caractéristiques générales :

1. L'attachement au phénomène consiste toujours à décrire l'objet par les modalités subjectives de son vécu;
2. Par principe, l'ouverture au phénomène étudié est totale, signifiant ainsi une posture particulière de la part du chercheur : une suspension des *a priori*, des préjugés, de toute adhésion à une interprétation théorique. Cette pratique suppose donc un regard en quelque sorte neuf sur le phénomène, une absence de questions spécifiques préalablement définies (insistance sur tel ou tel aspect de l'expérience à l'étude), à l'exception de la question générale visant à documenter le phénomène à l'étude. Par cette procédure, le chercheur accepte de s'ouvrir à ce qui émerge du phénomène lui-même;
3. Il revient au chercheur de s'immerger dans les données recueillies, de reprendre à son propre compte l'expérience et ce qui en est livré pour en rendre compte sur le plan des vécus subjectifs ou de l'axe intentionnel – voire non intentionnel —, délaissant ainsi l'objet empirique<sup>3</sup>;
4. Cette méthode ouvre potentiellement à l'horizon de l'expérience dans sa totalité, cela dans la mesure où l'expérience humaine se déploie de façon organique, dans une synthèse de vécus. Cette posture est proprement vertigineuse et déconcertante, à cause de la richesse des données qu'elle permet. Elle pose évidemment la question de la façon d'en rendre compte, de l'ordonnance obligée des données dans la formulation du texte; parce que nous devons en rendre compte par la parole ou l'écriture, nous découvrons la pauvreté du langage, la violence faite à l'expérience : « il y a un excès du vivre sur le vécu » disait Marc Richir (1993, p. 72), il nous est difficile de faire totalement justice au foisonnement de l'expérience vivante.

#### ***Valeur de la méthode phénoménologique en sciences humaines et sociales***

Sur la base de ces éléments de méthode, que nous livre l'examen phénoménologique et, de ce fait, quelle est la valeur de la méthode phénoménologique dans nos sciences humaines et sociales?

Je commencerai par dire que ce que j'en ai vu est inégal. Certaines recherches phénoménologiques ont montré une véritable contribution à la

connaissance du phénomène, d'autres nous laissent sur notre faim... Est-ce propre à la méthode phénoménologique? Non, pas du tout. Si, par définition, la recherche suppose de répondre à une question par l'investigation d'un phénomène, rien n'est gagné d'avance. Une recherche correctement menée (sans biais, sans parti-pris, avec un minimum d'objectivité) ne délivre ses résultats qu'une fois la démarche parcourue et rien, ici, ne peut nous assurer d'un résultat valable, c'est-à-dire inédit, contributif, qui renouvelle ce que nous savons du phénomène.

Toutefois, la valeur de la méthode phénoménologique est réelle. Elle l'est en ce qui concerne la posture d'investigation, la valeur de l'observation, la subversion d'idées préconçues ou de conventions sociales, etc. Je m'explique.

1. En suspendant son jugement, le chercheur s'expose en quelque sorte à des lectures renouvelées de la situation, plutôt qu'à des interprétations comme il le fait à l'ordinaire. Un exemple m'en a été donné récemment. Un enseignant en salle de classe, témoin du bruit que faisaient ses élèves, suspend son geste de rappel à l'ordre, avec le dessein volontaire de laisser la situation « parler d'elle-même »; résultat : en se laissant imprégner de cette atmosphère, il interprète la nervosité des élèves d'abord en termes de mouvements (« des élèves qui bougent ») et de mouvements qui traduisent des besoins; il demande à l'un et l'autre s'ils ont besoin de quelque chose et répond à leurs besoins nés de la faim pour l'un et de la nécessité pour l'autre de relater un fait passé pendant la fin de semaine; résultat : la nervosité disparaît, la classe est calme. Cette simple anecdote montre que la suspension du jugement révèle des facettes nouvelles à l'observateur, potentiellement modificatrices de ses habitudes, de ses gestes, de ses interprétations de la situation, etc. Elle témoigne aussi du fait que la situation est telle quelle est par la présence et l'action combinées des élèves ET de l'enseignant : celui-ci n'est pas « indemne » de l'atmosphère du groupe.
2. En ce sens, l'observation – et sa qualité – est essentielle : elle est le premier ingrédient de la posture du chercheur. Une observation longue, répétée et patiente peut mener, dans un cycle toujours recommencé, à une profonde modification d'idées reçues, de jugements admis sans examen. Par exemple, ma fréquentation de la phénoménologie a irrémédiablement renversé l'idée que je partageais avec bien d'autres que nous, êtres humains, sommes marqués par le manque : manque de raison, de liberté, de connaissance, manque de l'Autre, manque de perfection, etc. Elle a aussi fait surgir des questions essentielles en moi concernant les travaux en éducation, dont beaucoup sont fondés sur le

postulat implicite du manque ou du déficit, cultivant ainsi une vision « problématisante » des phénomènes éducatifs<sup>4</sup>. Rien de cela n'est anodin. Par ailleurs, cet exemple montre que la phénoménologie, notamment par l'observation répétée, a le pouvoir du nouveau, d'un certain affranchissement. Précieuse contribution, elle aussi trop peu souvent déclarée.

3. Enfin, la posture phénoménologique nous intègre à la situation, au phénomène. Un peu à la façon de Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme* (1946), nous ne pouvons plus nous exonérer de notre présence au monde, nous décharger de lui, nous mettre en rupture (si mes élèves sont agités, cette situation est aussi la mienne...). Nous sommes inextricablement noués au monde, aussi bien par les actes que nous y posons que par ceux que les autres y posent : un monde à notre mesure, mais qui nous dépasse toujours – autre excès. La phénoménologie est aussi un vecteur d'éthique.

Ainsi, dans la mesure où la pratique phénoménologique n'est pas réduite à une méthodologie mais maintenue dans sa qualité de *méthode*, elle possède un potentiel inouï de révélation sur les faits, sur notre observation, sur nous-mêmes, sur le monde. Mon expérience de cette pratique est qu'elle agit à la façon du révélateur de négatifs photo, montrant les limites des théories et interprétations de notre temps – tout autant d'ailleurs que celles de notre propre saisie –, en quelque sorte en les surlignant ou en les décuplant, plutôt que de fonctionner par la révélation positive. Elle opère souvent par contours, plutôt que sur prise directe. Elle oblige à refaire par soi-même, ce qui est onéreux en temps et en connaissance à acquérir, à recommencer, encore et encore, ce qui peut user les bonnes volontés. Elle nécessite de suspendre ses *a priori*, ses connaissances, ses biais, tout en exigeant dans le même temps de posséder les savoirs sur le phénomène à l'étude. Elle travaille par la description, nullement par la prescription. Elle ouvre d'un coup à toutes les dimensions du phénomène : expérientielle, interprétative, théorique, épistémologique, méthodologique, éthique. Elle nous décloisonne des langages disciplinaires, nous insérant dans un monde tissé de données existentielles et ontologiques. Elle nous ramène irrémédiablement à nous, à notre qualité d'être humain. En un mot, elle est d'une richesse extrême mais lourde, nous qui sommes habitués à procéder parcelle par parcelle, nous qui nous complaisons dans nos niches disciplinaires.

#### ***Valeur de ses résultats***

En plus de ce que je viens de dire et qui entre dans le champ de ses résultats, la pratique phénoménologique documente, à tout le moins, le phénomène à

l'étude, parfois en renouvelant la conception que l'on a déjà de lui (et la suite est alors tracée), parfois non. Ce dernier cas constitue-t-il un problème? Je ne le pense pas, dans la mesure où cela n'est certainement pas propre à la pratique phénoménologique. Et je le pense encore moins dans la mesure où la méthode phénoménologique propose des résultats qui peuvent être, comme dans toute autre recherche, repris par d'autres chercheurs, discutés, validés, invalidés. Cela dit, je situe un problème réel dans « l'usage » du concept de subjectivité : l'approche-t-on sous sa dimension empirique, existentielle, transcendante? Quelle est la nature de la subjectivité? Et que fait-on lorsqu'on l'étudie, lorsqu'on veut la faire parler dans une sphère disciplinaire donnée, comme l'éducation, la psychologie, la sociologie? Autrement dit, que fait-on lorsqu'on fait du sujet un sujet scolaire, un sujet psychologique, un sujet social? Est-on encore dans la pratique phénoménologique? Ou n'est-on pas en train de dénaturer la subjectivité, de véritablement la clôturer dans un registre de significations limitées? La question est d'importance.

Ces considérations m'amènent au sens de la compréhension en phénoménologie, qui, vous l'aurez saisi, y est déjà contenu. Je me contenterai donc de l'extraire.

### **Le sens de la compréhension en phénoménologie**

Dans la mesure où la phénoménologie pose la subjectivité comme son enjeu majeur et que celle-ci constitue l'objet de son investigation, comprendre signifie ici :

- retourner à la subjectivité dans son ancrage premier dans le monde, dans ses entrelacements avec celui-ci;
- décrire l'expérience subjective telle que vécue, dans son foisonnement, son épaisseur, ses contradictions, ses ruptures, ses sauts, etc.;
- saisir, par la réduction phénoménologique, les modalités subjectives par et dans lesquelles cette expérience se déploie et en rendre compte.

Sur ce dernier point, je ferai une remarque : il convient de distinguer, et donc de ne pas confondre, subjectivité et subjectivisme, car une facture subjectiviste semble encore marquer l'étude de la subjectivité en phénoménologie. Dans cette dernière, la subjectivité ne désigne pas le sujet individuel, singulier, mais le sujet qui constitue la réalité et qui la constitue par des modalités variées (perception, imagination, pensée, affectivité, rêve, etc.), chacune d'elles présentant des caractéristiques spécifiques. Il s'agit d'un sujet ultimement universel.

Cela dit, comprendre signifie donc saisir l'expérience subjective et, par là, documenter la nature de la présence de la subjectivité dans la série

d'événements et de faits qui tissent notre vie et celle du monde ainsi que le mouvement même de ces vécus subjectifs; mais si comprendre suppose de rendre compte des modes par lesquels le sujet constitue la réalité, ce ne peut être en ayant d'emblée acquiescé à une inaliénable présence de la subjectivité – ce qui serait un parti-pris –, mais bien en faisant parler la présence même de cette subjectivité.

Revenons au sens de la compréhension, en nous posant la question de savoir quelle est la spécificité de la description phénoménologique de la subjectivité comparativement à d'autres méthodes. Je dirai d'abord que nous devrions, par la qualité de la description, retrouver un vécu subjectif aussi réel, réaliste et dense que dans le vivre : lorsque la description évoque le rapport du sujet à l'espace, son rapport au temps, la nature et la fluctuation de ses vécus de conscience, l'abîme de certaines expériences, en un mot lorsque nous pouvons, par la description, saisir la chair de notre être-au-monde, nous « comprenons ». Nous sommes en quelque sorte placés devant des évidences qui parlent d'elles-mêmes, qui nous font retrouver nos qualités d'humain, de vivant et qui, parallèlement, font tomber des interprétations courues, des savoirs de surface. Je prendrai, comme exemple d'une phénoménologie compréhensive et éloquente, les travaux de Gaston Bachelard sur l'imagination (1943, 1993, 1998) qui représentent de véritables leçons de phénoménologie. S'installant délibérément dans l'opération même<sup>5</sup> de l'activité imaginante, Bachelard en distille les facettes et nous la restitue dans un miracle de formulation : texture, parfum, densité, opacité, mouvements psychiques, tension, etc. Tout y est. Nous pouvons nous y situer comme dans notre propre expérience. En fait, il s'agit de notre expérience. Par quel effet presque magique Bachelard arrive-t-il à nous faire comprendre le phénomène de l'imagination? Simplement en décrivant cette expérience exhaustivement, sous ses aspects formels de mouvement et de tension, en la faisant parler sur les vérités (éthique, existentielle, psychologique, sociologique, etc.) qu'elle dévoile, en énonçant les liens qui émergent avec d'autres aspects de la conscience (par exemple l'imagination versus la pensée, la rêverie versus le rêve) et en restituant la dimension synthétique de ces vécus, et en dialoguant (de façon critique) avec les sciences de son temps, quelle que soit la discipline.

Aujourd'hui, la méthode phénoménologique n'est guère différente. Si l'on consent à emprunter la démarche du phénoménologue sous sa qualité de méthode, si l'on ne fait pas l'économie des connaissances connexes sur le phénomène et cela bien qu'il nous faille les suspendre, si l'on arrive à faire parler la subjectivité – sans l'avoir préalablement cristallisée dans l'une ou l'autre qualification comme celle de l'intentionnalité –, à restituer les vécus de conscience dans la dynamique et la synthèse qui leur sont propres, si l'on

parvient à faire en sorte que le lecteur y retrouve une expérience vivante, je ne doute pas qu'on puisse parler de compréhension.

Cela m'amène au point suivant.

### **De la théorisation/interprétation comme prolongement de l'analyse phénoménologique**

Tout d'abord, l'objectif de théoriser, interpréter est légitime, car il émerge naturellement du travail d'analyse, un travail essentiellement descriptif; en ce sens, je présume que tout chercheur investi longuement dans l'élucidation d'un phénomène souhaite y parvenir. Toutefois, ouvrir à une théorisation ou à une interprétation – j'entends à partir des données issues de l'analyse phénoménologique, voire plus largement qualitative – relève d'une autre province de la recherche et s'inscrit dans un long terme d'investigation et de compréhension s'étendant sur des décennies plutôt que sur des années.

À ce stade, il peut être utile de procéder par un exemple et, dans la mesure où je connais intimement ma propre démarche, c'est à elle que je référerai. J'ai achevé ma recherche doctorale il y a onze ans maintenant; une recherche où, dans le même temps, je me suis initiée à la phénoménologie, où j'ai puisé dans des résultats d'analyses phénoménologiques et où je me suis moi-même livrée, ici et là, à une courte investigation phénoménologique. En quelques mots rapides, j'ai procédé à une réflexion théorique sur les approches éducatives actuelles de l'affectivité, en analysant systématiquement les ancrages épistémologiques, les concepts et les postures de 4 grandes théories : au cours et au terme de cette analyse qui s'apparente à la déconstruction, un sujet affectif « inédit » (car non pressenti au départ de ma recherche) a émergé : un sujet que je qualifie d'esthétique, une personne (élève ou enseignant) rivée à son monde dans un rapport esthétique. Ce faisant, certains postulats inhérents aux approches et lectures actuelles ont surgi, dont le concept de manque et la pente « problématisante » que j'ai évoqués plus tôt, qui m'ont permis de saisir leurs limites.

Ma recherche m'a ainsi donné les fondements nécessaires à la poursuite de ce travail, et c'est à cela – notamment – que je m'emploie encore. Toutefois, bien que j'aie énoncé les fondements de ce sujet esthétique et pu formuler, par là, des éléments pour une approche de la sensibilité en éducation, il me reste à la mettre à l'épreuve des faits éducatifs actuels, en somme à l'opérationnaliser, ce qui soulève maintes questions : concerne-t-elle la totalité des lieux et disciplines scolaires ou seulement certains d'entre eux? Relève-t-elle de tous ou seulement de certains enseignants ou élèves, de toutes ou seulement de certaines écoles? Et quelle(s) forme(s) lui donner selon les âges (enfance, adolescence, âge adulte)? Parallèlement, travailler la question de la

problématisation dans nos interprétations et pratiques suppose, ne serait-ce qu'en psychologie, d'examiner son histoire, de se livrer à une analyse de sa constitution et de son développement, de la prépondérance d'une lecture « pathologisante » de nos conduites humaines. Rien de moins, à partir du sol premier de la phénoménologie.

Un travail de théorisation s'élabore à partir d'un terrain épistémologique, conceptuel et expérientiel préalablement défriché ainsi que sur une connaissance parallèle de ce qui se fait, ce qui est déjà une tâche considérable en soi, colossale si l'on veut l'aborder sous une perspective de synthèse. Par ailleurs, une théorisation se conçoit sur la base d'une contribution réelle (renouvelée, inédite) aux connaissances déjà acquises. À tout dire, le nombre de recherches qui se font actuellement est vertigineux et celles-ci montrent un découpage dans l'expérience humaine qui pose un problème bien plus grand que celui de la théorisation. Faut-il multiplier les niches interprétatives? Je suis loin d'en être sûre. J'attends avec plus d'impatience une synthèse des connaissances sur l'expérience humaine qu'une multiplication des interprétations; c'est d'abord à ce niveau de synthèse, qui appelle une collaboration transdisciplinaire, que nous devrions consacrer nos efforts, avant toute théorisation supplémentaire. C'est en ce sens que j'interrogerai le but visé par les organisateurs de ce très intéressant colloque, lorsqu'ils disent : « il nous semble qu'un objectif de compréhension devrait amener, au terme du travail, non seulement à une description, mais aussi à une interprétation, ou tout au moins à une amorce de théorisation en regard des phénomènes investigués ». Que gagnerions-nous?

### **Conclusion : du vrai problème dans l'entreprise phénoménologique**

En conclusion de mon exposé, j'en reviens à son titre pour évoquer les vrais et faux problèmes de l'entreprise phénoménologique. C'est à dessein que j'ai posé le terme *entreprise*, car la connaissance de la phénoménologie est longue, méandreuse et mouvante. D'autant plus que notre expérience, dans son déploiement temporel, ne valide pas nécessairement la connaissance intellectuelle qu'on en a acquise, défaisant parfois, par ses leçons, ce que nous tenions pour vrai sur le plan de la pensée et appelant un ajustement, en conformité avec ce principe déjà posé en phénoménologie : la fidélité à l'expérience vécue. Je pense que tout chercheur engagé dans sa démarche de recherche rencontre de tels défis.

Au terme de cet exposé et comme constat de ma fréquentation de la phénoménologie, je ne vois qu'un « vrai » problème appelant nos efforts. Celui-ci concerne encore et toujours la méthode : au risque de me répéter, une méthode de recherche n'est pas une méthodologie, c'est-à-dire un ensemble

préétabli d'instruments distinct de l'objet à étudier et destiné à s'appliquer à celui-ci, mais une *démarche* qui se constitue dans et de son parcours lui-même, c'est-à-dire nouant l'objet et le sujet – en somme le phénomène –, toujours ouverte et soumise à la reprise. Il s'agit du sens même de l'entreprise phénoménologique : phénoménologie et méthode ne sont pas des terrains distincts, mais forment une unité indivisible; car pratiquer la phénoménologie consiste à employer la méthode d'observation, de description, d'investigation du phénomène et vice-versa, ce qui signifie que les distinguer relève déjà du pléonasme. C'est à ce niveau que se situe notre « vrai » problème, discerner la méthode et s'initier à sa forme dans nos sciences humaines et sociales, c'est ici que nos efforts sont requis, dans la mesure où est en jeu le sens même de l'entreprise phénoménologique<sup>6</sup>. Par ailleurs, dans la mesure où ce sens perdure, plusieurs autres problèmes, tel celui de la compréhension, tombent d'eux-mêmes, cela en vertu d'une pratique phénoménologique bien menée.

## Notes

<sup>1</sup> Cet article est issu de la communication que j'ai présentée à l'occasion du colloque intitulé *Comprendre les phénomènes d'aujourd'hui, pour demain : l'apport des méthodes qualitatives*, organisé par l'Association pour la recherche qualitative (ARQ) dans le cadre du 78<sup>e</sup> congrès de l'ACFAS qui a eu lieu à l'Université de Montréal en mai 2010.

<sup>2</sup> Précisons que l'étude de cet objet peut aboutir à la primauté de la non-intentionnalité sur l'intentionnalité comme l'a montré Michel Henry, mais cela ne constituant pas un enjeu de mon article, je ne le traiterai pas plus avant.

<sup>3</sup> Sur ce plan d'ailleurs émerge un problème de taille dans les procédures méthodologiques dont nos sciences font souvent usage : le passage de la description empirique à la description des vécus subjectifs est loin d'être toujours convaincant. Il ne suffit pas de « replacer » l'objet sur l'axe intentionnel comme on déplace un objet d'un endroit à l'autre pour rendre compte de l'expérience subjective en termes phénoménologiques. Que fait-on en passant de l'objet à l'axe intentionnel? S'il ne s'agit que de réinsérer un « je » dans l'analyse, on risque fort d'être en rupture de phénoménologie. Ce point mériterait d'être examiné plus longuement.

<sup>4</sup> Ces travaux, de nature psychologique ou sociologique, se sont délibérément détournés d'une réflexion sur l'existence humaine et sur ses aléas pour s'attacher à une lecture des problèmes à court terme, adoptant ainsi une perspective que je qualifie de remédiation. Il faudrait qu'une collaboration se développe entre les disciplines, dans un effort d'intégration des divers aspects de la vie éducative, pour brosser un portrait plus réaliste de cette dernière.

<sup>5</sup> Selon une expression de Maurice Merleau-Ponty (1960, p. 67).

<sup>6</sup> À cet égard, des textes tel celui de Léo-Paul Bordeleau (2005) ouvrent des voies de réflexion, de dialogue et de travail pour ce qui est de la phénoménologie en sciences humaines et sociales.

## Références

- De Monticelli, R. (2000). *L'avenir de la phénoménologie. Méditations sur la connaissance personnelle*. Paris : Aubier.
- Bachelard, G. (1943). *L'air et les songes. Essais sur l'imagination du mouvement*. Paris : José Corti.
- Bachelard, G. (1993). *La poétique de la rêverie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Bachelard, G. (1998). *La poétique de l'espace*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Bordeleau, L.- P. (2005). Quelle phénoménologie pour quels phénomènes? *Recherches qualitatives*, 25(1), 103-127.
- Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Paris : Gallimard
- Liotard, J. F. (1992). *La phénoménologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Richir, M. (1993). *Le corps. Essai sur l'intériorité*. Paris : Hatier.
- Sartre, J.- P. (1996). *L'existentialisme est un humanisme* (présentation et notes par Arlette Elkaïm-Sartre). Paris : Gallimard. (Ouvrage original publié en 1946).

*Catherine Meyor est professeure en fondements de l'éducation au Département d'éducation et pédagogie de l'Université du Québec à Montréal. En 2004, elle a cofondé le Cercle interdisciplinaire de recherches phénoménologiques (CIRP) et contribue activement à la réalisation de ses activités. Ses principaux intérêts de recherche portent sur les thèmes de l'affectivité, de l'esthétique et de l'épistémologie. Elle a publié plusieurs articles sur le sens de la phénoménologie et la méthode phénoménologique, de même qu'un livre, paru en 2002, intitulé L'affectivité en éducation : Pour une pensée de la sensibilité (éditions conjointes Presses de l'Université Laval / De Boeck).*